

EXPOS

CETTE SEMAINE

VERNISSAGES

JONATHAN MONK

Jusqu'au 19 janvier à Paris

Mufson Dresser as Lamb, courtesy Galerie Yvon Lambert, 2007.



A la galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris III^e, tél. 01.42.71.09.33.

Travaillant la question de la signature, l'artiste anglais Jonathan Monk nous offre une relecture distanciée de l'art moderne et conceptuel. Sa nouvelle exposition à la galerie Yvon Lambert prend pour point de départ le *Nu descendant l'escalier* de Marcel Duchamp.

RINEKE DIJKSTRA

Jusqu'au 19 janvier à Paris

L'œuvre de l'artiste hollandaise Rineke Dijkstra se focalise sur les rites de passage de l'enfance à l'adolescence. Dans sa nouvelle série *Park Portraits*, dans laquelle elle photographie quatre jeunes dans un parc d'Amsterdam, son travail prend une tournure moins systématique et austère.

A la galerie Marian Goodman, 79, rue du Temple, Paris III^e, tél. 01.48.04.70.52.



Sifflon Park, Liverpool, June 10, 2006. Courtesy Galerie M. Goodman, Paris/NY.

DERNIERS JOURS

THE THIRD MIND

Jusqu'au 3 janvier à Paris

Sarah Lucas, Car Park, 1997. Courtesy palais de Tokyo. Photo Marc Domergue



Avant Jeremy Deller en septembre 2008, c'est à Ugo Rondinone que le palais de Tokyo a confié sa première carte blanche. Du coup, l'artiste suisse a invité une trentaine d'artistes des années 60 à nos jours (Bruno Gironcoli, Robert Gober, Nancy Grossman, William S. Burroughs, Karen Kilimnik, Emma Kunz, Andy Warhol...) à écrire une partition mélancolique sur le modèle du "cut-up". Magistral. Au palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris XVI^e, tél. 01.47.23.54.01, www.palaisdetokyo.com



Coursifs/le Consortium

Le frein à main

Bien loin des Young British Artists spectaculaires des années 90, l'Anglais MARC LECKEY propose une œuvre à la productivité déroutée.

Je suis allé rendre une visite à M. de Morny qui m'a très bien reçu. Je lui ai dit qu'on exigeait trop de choses de moi. Que je n'avais pas le moyen de répondre à toutes ces exigences..." Extraite d'une lettre du peintre Gustave Courbet à ses parents du 15 juin 1852, et placée directement par Marc Leckey sur le carton d'invitation de son exposition *Industrial Light & Magic* au Consortium de Dijon, cette phrase réaliste à plus d'un titre vient dire ici quelque chose de la productivité lente, de la décélération avec laquelle cet artiste anglais travaille depuis la fin des années 90, opposant une sorte d'inertie à l'hyperflux de notre société. Au point qu'il flotte dans son exposition une ambiance proche du *Laboratoire du doute* expérimenté par Carsten Höller il y a quelques années, pour mettre un frein justement au turn-over des expositions. Pourtant, c'est sur le mode du succès fulgurant que Mark Leckey est apparu dans le champ de l'art : avec une seule vidéo, *Fiorucci Made Me Hardcore* (1999), montage court, clip jouissif et tout en boucle qui condensait l'histoire récente du clubbing et des bandes en Angleterre. Pas très loin de lui, deux autres jeunes artistes, Nick Relph & Oliver Payne, s'aventuraient à raconter l'histoire de Londres – une manière évidente de tourner le dos aux Young British Artists spectaculaires et "provoker" des années 90, pendant lesquelles Mark Leckey avait d'ailleurs eu le bon goût de quitter l'Angleterre.

➤ Ici, la consommation est suspendue au profit de la contemplation.

D'emblée, la question de la production est au cœur de l'exposition. A l'entrée, en guise de message d'accueil, une drôle de publicité automobile récupérée sur le net est diffusée dans une structure en bois, le cinéma du pauvre : des pâtisseries construisent une Skoda à coups de pains d'épices ou de gâteaux meringués. Un artefact donc, le goût du travail bien fait, mais surtout une production déroutée de son ordinaire, où la consommation est suspendue au profit de la contemplation.

Dans la salle principale sont diffusés plusieurs films en 35 mm, et leur sculpturale machinerie cinématographique nous rapproche plus de la lanterne magique d'antan que des multiplexes d'aujourd'hui. La preuve, un petit film sur Felix The Cat retourne aux origines du dessin animé, tandis qu'une salle adjacente recompose la fabrique de l'image : la statuette de Felix The Cat sur un plateau tournant assiégué par une lumière stroboscopique. On est alors entre le film, la sculpture et l'installation, et l'œuvre joue de ces associations et de ces déplacements d'un medium à un autre.

Pièce majeure, *Made in Eaven* (2004) : dans l'appartement vide et clos de l'artiste, la caméra tourne autour d'une sculpture de Jeff Koons, le fameux *Rabbit* à la surface tout en inox. Sans que jamais la caméra ne s'y reflète, sans que le *Rabbit* ne sorte de sa brillante opacité et ne délivre son secret. Monodologie sans porte ni fenêtre d'une œuvre rétive à la communication. A retenir, la phrase absolument savoureuse de l'artiste Bertrand Lavier au sortir de l'expo : "Ah !, en voilà un qui ne travaille pas dans son atelier avec le magazine Artforum sur les genoux !" **Jean-Max Colard**

Industrial Light & Magic Jusqu'au 13 janvier au Consortium, 16, rue Quentyn, Dijon, tél. 03.80.68.45.55. www.leconsortium.com